

La violence et le sacré

Parmi les nombreux thèmes proposés par notre service et qui sont tous à leur façon reliés à notre foi et à notre existence concrète de croyants, il en est un qui s'impose à nous en raison de son actualité multiforme et hélas permanente c'est celui de la violence. Mais qu'en dire plus précisément dans son rapport avec le domaine et l'environnement religieux qui sont, non seulement traversés mais souvent provoqués par la violence. Il arrive que nous entendions dire « Si Dieu existait, il ne permettrait pas qu'il y ait cette violence », ou bien « nous avons trop de conflits permanents pour croire à la pertinence de notre message d'amour » Et pourtant notre connaissance de l'histoire de l'Eglise nous montre que les conflits ou les violences les plus terrifiantes n'ont pas empêché le christianisme de se répandre sans interruption des origines jusqu'à nos jours...

Dans le thème général « violence et conflits » je propose donc une réflexion sur le rapport entre la violence et le sacré en faisant référence à un ouvrage incontournable de l'anthropologue et philosophe français René Girard. Après en avoir résumé l'essentiel je situerai ma recherche dans le champ théologique et philosophique contemporain. Violence et sacré peuvent sembler opposés en apparence alors qu'ils sont de fait indissociable non seulement dans la culture et l'histoire de nos sociétés mais dans les traditions religieuses et spécialement dans le Christianisme. Je propose de développer mon intervention en quatre axes : > Des réflexions préalables > La pensée de René Girard > Théologie de la violence > Quand le sacré déstructure la violence.

1. Réflexions préalables

Il est nécessaire avant tout de nous entendre sur le sens des mots que nous utilisons. Je commencerai par le mot sacré qui selon les contextes culturels différents où nous l'employons renvoie à une grande variété de contenus et de perspectives.

Je rappelle la racine latine *sacer* : consacré à une divinité, vénéré, dévoué à un dieu. Le dictionnaire Robert précisera : qui appartient à un domaine séparé et inviolable, par opposition au profane, et fait l'objet d'un sentiment de référence religieuse.

Pour le philosophe et théologien Rudolf Otto, le sacré n'est pas uniquement le "religieux" ni le "non-rationnel", mais un sentiment spécifique qui permet la manifestation de forces psychiques inconscientes où se mêlent, dans une alchimie particulière, le rationnel et le non-rationnel. C'est l'impression produite par l'objet religieux, le sentiment du mystère, du "tout autre", analysé ici dans ses multiples développements

Otto y définit le concept de sacré comme étant « numineux », notion relative à une expérience non-rationnelle, se passant des sens ou des sentiments, et dont l'objet premier et immédiat se trouve en dehors du soi. Otto crée ce nouveau concept à partir du terme [latin](#) « *numen* », qui se rapporte à la divinité. Le numineux est ainsi

un mystère ([latin](#) : *mysterium*), à la fois terrifiant (*tremendum*) et fascinant (*fascinans*). Otto propose ainsi un paradigme pour l'étude des religions, se focalisant sur le besoin qu'éprouve le sentiment religieux, considéré comme non réductible et comme une catégorie en soi, de se réaliser.

Le théologien jésuite Karl Rahner écrira que le sacré est proprement une mise à part du profane par son appartenance spéciale à Dieu. A l'origine pour les primitifs tout dans la nature est sacré. L'homme prenant une conscience progressive de son autonomie et celle-ci de surcroît par le péché se définissant contre Dieu, le sacré aura tendance à se réduire de plus en plus jusqu'à ne plus paraître qu'une survivance voir même jusqu'à ce que l'homme ait l'illusion, teintée de magie, de pouvoir sinon le produire du moins le dominer à son gré. Le sacré juif et chrétien se distinguera comme une reprise par Dieu de son domaine sur le monde découlant de l'histoire sainte ou l'action divine s'introduit souverainement de manière à reprendre en elle la propre action de l'homme.

Quant à la violence, quel que soit le domaine dans lequel elle s'exerce ou ses multiples caractéristiques, elle est l'utilisation intentionnelle de la force physique ou morale, de menaces à l'encontre des autres ou de soi-même, contre un groupe ou une communauté, qui entraîne ou risque fortement d'entraîner un traumatisme, des dommages psychologiques, des problèmes de développement ou la mort.

Nous voilà donc avec ces deux réalités. Je me situerai pour en parler dans la perspective de la théologie et de la spiritualité chrétiennes. Je préciserai en un premier temps que le terme le plus caractéristique de la tradition et de la spiritualité bibliques et chrétienne est celui de « sainteté » ...

Face au sacré, ou dans le large espace du sacré, la sainteté est la qualité de ce qui est saint, or dans la tradition biblique Dieu seul est saint mais déjà on peut dire que la rencontre de Dieu, même si – pensons à Moïse sur le Sinaï – elle peut être accompagnée de crainte ou de signes extérieurs perturbants, elle ne tient pas à distance, comme le sacré, mais elle conduit l'être humain dans une relation paisible et pacifiante avec Dieu dont il découvre, comme il l'a fait dans l'histoire du peuple de Dieu, qu'il est un Dieu d'amour, plein de tendresse, de fidélité, de miséricorde et de justice. L'élément essentiel étant que si Dieu est saint, il transmet ou communique la sainteté à tout ce qu'il s'approprie en vue du salut de tous les hommes

Désormais c'est le qualificatif de Saint qui caractérisera Dieu en lui-même, fut-ce au cœur d'actions qui seront appelées sacrées... L'expression la plus forte étant celle de saint sacrifice de la messe, puisque le terme sacrifice vient du mot sacré... Il y a un basculement souvent étonnant de l'un à l'autre terme dans une même réalité ecclésiale. Le saint Siège et le sacré collège, le saint nom de Jésus et le Sacré cœur, la sainte liturgie et les rites sacrés...

Ce qui est sûr, avant que nous développons plus amplement cet aspect dans notre dernier point, c'est qu'en perspective chrétienne ou théologique on ne peut dissocier le sacré de la sainteté. Et c'est dans ce cadre-là que doit se poser la question du rapport entre la violence et le sacré.... A proprement parler, si l'on peut continuer de dire que

Dieu est sacré et si le cœur de Jésus peut être dit sacré, Dieu n'est en aucun cas violent, comme Jésus n'est pas violent au sens premier ou habituel de la violence.

Dans l'un et l'autre cas l'utilisation du mot sacré doit être immédiatement et définitivement corrigée à partir de ce que nous affirmons et nous croyons de la sainteté. Lorsqu'il s'agit de la foi chrétienne et même des institutions chrétiennes la référence unique et irremplaçable est celle de la sainteté, même lorsqu'est maintenu, dans des conditions à définir, le vocabulaire du sacré. La différence entre les deux aspects est essentiellement due à la réalité personnelle de la rencontre avec Dieu. De même pour Jésus, le sacré cœur est d'abord « ce cœur qui a tant aimé les hommes » et dont la caractéristique principale est l'amour. Tout ce qui est manifesté par les rites ou le langage humain n'est acceptable et compréhensible que parce que la rencontre avec Dieu est personnelle et définitivement inscrite dans l'existence humaine et donc accessible au cœur et à la raison. Voilà ce qu'il était nécessaire de préciser avant d'entrer dans la pensée et l'œuvre de René Girard

2. La pensée de René Girard

Trois aspects > La violence et le sacré sont intimement liés > Le sacré imite la violence originelle > Le sacré prévient le retour de la violence

La violence et le sacré sont intimement liés, . Dans son livre *La violence et le sacré* René Girard fait l'hypothèse que leur dépendance exprimerait une nécessité politique. Il s'appuie sur ses idées du [désir mimétique](#) et du bouc émissaire pour montrer que le sens du sacré est à chercher dans la violence originelle de la communauté.

Quelques mots sur le désir mimétique. Pour René Girard, il s'agit du désir tout court. Il ne suffit pas de dire que l'homme désire imiter ; il faut plutôt dire que le désir est lui-même synonyme d'imitation : la structure du désir est de nature intrinsèquement mimétique. Autrement dit, la *mimésis* n'est pas seulement une composante du désir, mais elle est le désir même, puisque le mimétisme est spontanément adopté par tout sujet désirant. Par conséquent, il n'existe pas de désir d'objet : le désir n'a pas d'objet prédéterminé, à la différence des besoins déterminés par l'instinct. René Girard affirme ainsi que « *seul le désir de l'Autre peut engendrer le désir* »

La violence engendre le sacré. René Girard s'intéresse aux règles des sociétés primitives en supposant l'existence d'une crise originelle suffisamment longue. La communauté étant précipitée dans le chaos par la violence mimétique, elle se sauve elle-même en polarisant toute l'animosité éparse sur une victime unique. Cette brusque résolution de la crise passe alors pour une délivrance miraculeuse, d'où l'aspect saisissant de l'expérience du meurtre collectif d'un être considéré comme la cause de tous les maux, le bouc émissaire. « *Les hommes transfèrent sur le bouc émissaire la responsabilité entière du mal, explique René Girard, après son sacrifice ils transfèrent sur lui la responsabilité du bien. C'est pourquoi plusieurs mythes racontent l'histoire de boucs émissaires devenant des divinités* ».

Si le mécanisme de leur réconciliation échappe aux individus, ils ont cependant bien constaté qu'il était survenu à un moment précis, le summum de tous les antagonismes : la communauté garde en mémoire l'épisode exceptionnel qui lui a redonné l'unité perdue. Or, comme elle est animée par la volonté de sauvegarder la paix sociale, de faire durer la trêve le plus longtemps possible, elle va se servir de son souvenir pour consolider son répit. Selon René Girard, le sacré naît donc de l'idée que la solution qui a déjà marché une fois est susceptible de marcher encore à l'avenir.

Le sacré imite la violence originelle. René Girard affirme que la répétition, par la société, de la solution à sa crise mimétique passe par deux impératifs à sacraliser : poser des interdits, et rejouer l'épisode miraculeux qui a sauvé l'ordre social. Ce second impératif demande d'instituer un rituel de sacrifice d'une nouvelle victime arbitraire dans les mêmes circonstances que celles du meurtre du bouc émissaire. Cette interprétation novatrice met en lumière l'équivalence objective, toutefois dissimulée par l'aveuglante subjectivité des persécuteurs, du meurtre d'un bouc émissaire et d'un sacrifice. « *Toute pratique rituelle, toute signification mythique, pose René Girard, a son origine dans un meurtre réel* ». Le sacré se définit dès lors, dans cette perspective, par la réitération préventive des phénomènes qui ont autrefois empêché la dissolution de la communauté. Le philosophe considère à cet égard que c'est Freud qui, le premier, a entrevu le lien entre la violence et le sacré. Le père de la psychanalyse a en effet affirmé dans *Totem et Tabou* que les hommes pratiquent des rituels afin d'instituer une alliance de sang entre eux-mêmes et leur dieu, une figure paternelle assassinée et magnifiée. Dans sa théorie, le repas totémique commémore le meurtre réel, dans une horde primitive, du père qui avait le monopole des femelles par ses fils, et les religions expriment la culpabilité des meurtriers. René Girard rejoint donc Freud en avançant que le sacré préserve la cohésion sociale en référence à une violence originelle.

Le sacré prévient le retour de la violence. René Girard déduit de la théorie de Freud que le tabou primitif et les interdits de l'homme civilisé ont une origine commune. Il approfondit l'ambivalence du tabou, à la fois sacré et dangereux. Le danger est celui de la potentielle transgression de l'interdit, laquelle risque, par la logique de l'imitation, de réveiller le désir, et partant la rivalité, de proche en proche, chez tous les individus. Les tabous primitifs et les interdits servent donc à empêcher un nouveau déchaînement de violence comparable à celui de la crise mimétique. Ainsi s'explique la dimension transgressive, à la fois dangereuse et socialement nécessaire, des fêtes sacrificielles.

« *On sait, désormais, écrit René Girard, que dans la vie animale, la violence est pourvue de freins individuels. Les animaux d'une même espèce ne luttent jamais à mort ; le vainqueur épargne le vaincu. L'espèce humaine est privée de cette protection* » C'est le sacré qui protège les hommes de la violence mimétique en laissant libre cours à une violence dépourvue de vengeance (comme le sacrifice d'un mouton). Contrairement à ce qu'affirme Lévi-Strauss, les rituels n'effacent pas les différences – notamment celle entre le permis et le défendu – ils ne reproduisent pas le désordre de la crise gratuitement, mais pour écarter la menace réelle d'une crise. René Girard craint

que la tendance moderne à l'élimination du sacré ne prépare son retour sous la forme de la violence

3. Théologie de la violence

a. Théologie biblique

La violence tue (Hamas en hébreu , bia ou hubris en grec) mais aussi blesse la dignité et la vérité. On la voit couplée aux abus sexuels (Gn 19, 5.9) mais plus souvent encore au mensonge (Ps 5, 10 *Rien n'est vrai dans leur bouche, ils sont remplis de malveillance ; leur gosier est un sépulcre béant, et leur langue, un piège*). Le diable est « homicide dès le commencement » et « père du mensonge » (Jn 8, 44) : *Vous, vous êtes du diable, c'est lui votre père, et vous cherchez à réaliser les convoitises de votre père. Depuis le commencement, il a été un meurtrier. Il ne s'est pas tenu dans la vérité, parce qu'il n'y a pas en lui de vérité. Quand il dit le mensonge, il le tire de lui-même, parce qu'il est menteur et père du mensonge*

La loi est une et la violence essentielle consiste en l'absence de loi, cette désorganisation qui a détruit la création quand « la terre s'était remplie de violence. » (Gn 6,11 : *la terre s'était corrompue devant la face de Dieu, la terre était remplie de violence.*). La violence se lit le plus souvent dans ses effets : corrompre, dévoyer.' Le triangle sang, sexe, parole est le vrai lieu de la violence (Ez 16, 23 - 37 ; Sg 14, 23-27) l'idolâtrie est source de cette violence. L'idole, qui tient lieu de mort, veut le sang (Molek: Lv 18, 21 ; 20, 2-5 : *tu diras aux fils d'Israël : Si un homme, un des fils d'Israël ou un immigré résidant en Israël, livre quelqu'un de sa progéniture à Molek, il sera mis à mort. Les gens du pays le lapideront.* Molek est une divinité dont le culte était de pratiqué dans la région de Canaan Ce culte était lié à des sacrifices d'enfants par le feu .

Dans l'Apocalypse , sous le nom de« Bête», l'idole est l'innommable qui déborde l'homme et s'en fait adorer, elle a porté la « prostituée ivre de sang » (Ap 17, 6)mais elle va l'engloutir (17, 16). *Quant aux dix cornes que tu as vues, ainsi que la Bête, elles se prendront de haine pour la prostituée, elles la laisseront dépouillée et nue, elles mangeront ses chairs et la brûleront au feu.* On peut dire – et nous reviendrons sur ce point – que la violence s'auto-détruit.

➤ Loi, Prophètes et autres écrits.

L'un des premiers documents de la Bible établit la généalogie de la violence. Elle se démultiplie, de Caïn vengé sept fois (Gn 4, 15) à Lamek son descendant, vengé soixante-dix-sept fois. Vient alors le déchaînement cosmique (Gn 6). La Torah « sacerdotale » souligne le symbole du sang. Créé image de Dieu, l'homme avait reçu pouvoir sur les animaux. Sn nourriture étant seulement végétale (Gn 1, 29s), ce pouvoir est donc seulement de douceur. Gn 9 le démontre a contrario : Dieu donne à l'humanité, par Noé, un régime de non-douceur : l'homme sera l'effroi des animaux, en mangera la chair, mais n'en boira pas le sang. Ce rite commémore le statut originel que ce statut nouveau contredit. Commémoratif, il est aussi anticipateur. Chez les prophètes, l'enfant roi réconciliera les animaux entre eux (Is 11). Désarmement et alliance avec le monde

animal coïncident chez le prophète Osée (Os 2, 20) : *En ce jour-là je conclurai à leur profit une alliance avec les bêtes sauvages, avec les oiseaux du ciel et les bestioles de la terre ; l'arc, l'épée et la guerre, je les briserai pour en délivrer le pays ; et ses habitants, je les ferai reposer en sécurité.*

Ainsi orientée, l'humanité peut à la fois se comprendre comme dépassée par la violence et comprendre la violence comme dépassée par une fondation plus essentielle. Cela éclaire l'impasse du sacrifice, acte violent exigé par la loi mais souvent rejeté par les prophètes. Le Dieu biblique prend sur lui une violence provisoire, ou économique. Il ordonne d'exterminer les ennemis dans la guerre de conquête (Jos 6, 21 : 8, 2. 23-39 : 9, 24 ; 10, 22- 26), car leur manière de vivre contaminerait son peuple {Ex 23, 33 ; Gn 15, 16 ; Dt 20, 16s). Élie égorge les prophètes de Baal (1 R 18, 20-40 : 2 R 1). Des enfants insultent Élisée, il les maudit, et des ours tuent les enfants (2 R 2, 24). L'histoire d'Israël ne connaît pas que ces extrêmes, si fréquents soient-ils. La biographie (typique) de David est ordonnée selon un partage instable entre rétorsion et clémence, celle-ci étant fondée tantôt sur le calcul et tantôt sur un vrai sens de Dieu (1 S 24, 20 ; 25, 33 ; 2 S 16, 12).

Le suppliant - individu ou groupe - victime de la violence s'exprime en termes violents. Les psaumes le rappellent nettement, la victime demande l'humiliation de ses ennemis (Ps 6. 11 : *Qu'ils aient honte et qu'ils tremblent, tous mes ennemis, qu'ils reculent, soudain, couverts de honte !*) et leur châtement. Que le roi écrase ou assujettisse les nations ennemies {Ps 2,8) ; que Dieu les épouvante ou les détruise (Ps 9, 21 *Frappe-les d'épouvante, Seigneur : que les nations se reconnaissent mortelles*)
La leçon principale est que, débordé par la violence le suppliant ne sera pas libéré par sa seule force mais par Dieu.

On peut parler d'une **conversion de la violence**. - C'est dans le lieu précis de la violence que germe son contraire. Israël menacé s'entend dire de ne pas bouger : Dieu seul sera vainqueur (2 Chr 20, 15-20; Ez 7, 4.9:8, 6s). Aux supplications violentes se mêlent des accents de patience, voire du non-résistance (Ps 37 : *Seigneur, corrige-moi sans colère et reprends-moi sans violence.*)

Certes, quand l'homme renonce à son épée, il compte sur celle de Dieu . D'autres conceptions s'affirment : *La i sser le mal s'autodétruire : Qui conçoit le mal et couve le crime enfantera le mensonge. Qui ouvre une fosse et la creuse tombera dans le trou qu'il a fait. Son mauvais coup lui revient sur la tête, sa violence retombe sur son crâne. (Ps 7,15-17) : Ou encore: la terre elle-même a vomi les incestueux, infanticides, idolâtres de Canaan (Lv 18, 25.28). La Sagesse (16,17-24) étend le thème a tout le cosmos et à toute l'histoire pour en éclairer la dernière étape. La création, docile à te servir, toi, son Auteur, se tend comme un arc pour châtier les injustes, et se détend pour combler de biens ceux qui se fient à toi.*

➤ Nouveau Testament –

Le Nouveau Testament montre, avec la croix de Jésus, le paroxysme de la violence et de son contraire. Ce contraire est l'autre violence., celle de l'Esprit de Dieu. Elle marque les préceptes volontairement excessifs de Jésus sur la justice parfaite, Mt 5,29 : *Si ton œil droit entraîne ta chute, arrache-le et jette-le loin de toi, car mieux vaut pour toi perdre un de tes membres que d'avoir ton corps tout entier jeté dans la géhenne.* Sur la non-résistance au méchant (Mt 5, 39 *moi, je vous dis de ne pas riposter au méchant*), sur les ruptures nécessaires (Mc 8, 34s *Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive.*

Jésus apporte « le glaive" Mt 10, 34 *Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre : je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive.* Alors qu'en Mt 11, 12 la violence est plutôt celle des ennemis du Royaume : *Depuis les jours de Jean le Baptiste jusqu'à présent, le royaume des Cieux subit la violence, et des violents cherchent à s'en emparer.*

Pour Luc, les proches de Jésus attendaient une libération et une nouvelle royauté pour Israël : Jacques et Jean comptaient sur une contrainte venue du ciel comme au temps d'Élie (Lc 9, 54 *Voyant cela, les disciples Jacques et Jean dirent : « Seigneur, veux-tu que nous ordonnions qu'un feu tombe du ciel et les détruise ? »*) ce que Jésus rejette. Malgré les affrontements, les narrateurs ont le souci de n'attribuer à Jésus aucune provocation. L'expulsion des marchands du Temple à l'aide d'un fouet (Jn 2, 15) est un geste symbolique, non une action à visée concrète . Dans la passion, l'alternative Jésus/Barabbas situe la solution violente à l'opposé de celle de Jésus. L'heure venue, Jésus s'est offert sans résister (Mt 26, 53) mais sans y entraîner ses disciples (Lc 22,49. : *Voyant ce qui allait se passer, ceux qui entouraient Jésus lui dirent : « Seigneur, et si nous frappions avec l'épée ? » L'un d'eux frappa le serviteur du grand prêtre et lui trancha l'oreille droite. Mais Jésus dit : « Restez-en là .*

Jésus est tout entier dans cette obéissance lue par tout le NT comme accomplissement" des Ecritures. La victoire de la violence de l'amour dissipe les contrefaçons de la douceur, qui sont un piège pour le chrétien. C'est pourquoi le vocabulaire de saint Paul (théologie paulinienne) maintient les termes violents de l'Ancien Testament dans leur lettre. La croix est victoire sur l'*ennemi* qui est la mort (1 Co 15. 25) : elle tue la haine (Ép 2,16) ; Jésus fait *prisonniers* les substituts de la mort (Ép 4. 8, Col 2. 15); il les *détruira* (1 Co 15. 26) : les animaux apocalyptiques de Daniel 7 seront *sous les pieds* du Fils de l'homme ; la mort sera *engloutie* (1 Co 15, 54s) ;

b. Théologie morale

La violence est l'usage d'une force physique illégitime pour infliger un tort physique illégitime - Elle se distingue donc de la force légitime et de toute juste punition. Elle peut aussi impliquer un tort psychologique (harcèlement sexuel, cruauté mentale)⁷ et un usage non physique de la force (répression économique). La violence peut s'adresser à l'individu, elle peut avoir une communauté pour victime (apartheid). Au xx^e s., toute discussion de la violence doit enfin traiter aussi avec la réalité de l'excès du mal telle qu'incarné dans l'Holocauste.

La violence peut donc être entendue dans les sens suivants : 1 / agression physique de l'individu (meurtre, viol); 2 / actes sans réalité physique produisant un tort psychologique et spirituel ; 3 / violence sociale (esclavage, racisme, sexisme) 4 / génocide ; 5 / tout usage d'instruments de destruction de masse. Sous tous ces sens en tout cas, c'est une même négation de l'homme par l'homme qui se dit, au sein d'un réel qui n'a plus que la dureté comme qualité. Ainsi chez Levinas à propos de la guerre : « L'épreuve de force est l'épreuve du réel. Mais la violence ne consiste pas tant à blesser et à anéantir, qu'à interrompre la continuité des personnes, à leur faire jouer des rôles où elles ne se retrouvent plus, à leur faire trahir non seulement des engagements, mais leur propre substance, à faire accomplir des actes qui vont détruire toute possibilité d'acte» (*Totalité et Infini*).

La tradition morale chrétienne interdit principalement toute violence. Les textes les plus anciens mettent en garde contre l'avortement et l'infanticide (*Didachè 2*). L'époque patristique voit progressivement naître une opposition unanime au suicide : les interdits déjà formulés par *Les lois* de Platon et *l'éthique à Nicomaque* d'Aristote trouveront leur forme achevée chez Augustin : « Celui qui se tue lui-même est homicide » (*Cité de Dieu* I, XVII). Quant à la guerre et au service militaire, le consensus évolue et passe de la condamnation à une permission limitée (mais les motifs ici sont religieux plus que moraux) et encore l'interdiction de tuer pèse-t-elle strictement sur le soldat chrétien chez Tertullien. La législation sociale de Constantin (272-337) et de ses successeurs reflète le souci chrétien de protéger femmes, enfants et esclaves de toute violence domestique.

Les exhortations chrétiennes contre la violence en appellent à l'enseignement de Jésus et trouvent une caution dans son sacrifice, interprété comme répudiation de toute violence : c'est l'argument que Thomas d'Aquin utilisera pour interdire aux clercs de porter les armes. En dernière instance, de tels appels se fondent sur la doctrine de l'image de Dieu et sur l'affirmation insistante, dans l'Ancien Testament, que toute vie appartient à Dieu. Avec la Bible, la pensée chrétienne reconnaît aussi la complète vulnérabilité de l'être humain.

L'homme est remis entre les mains de l'homme. La violence. est donc inévitable. La société des hommes dans laquelle se transmet la violence est toutefois elle-même un bien créé, racheté dans le Christ « La vie des saints est sociale », dit Augustin dans *la Cité de Dieu*. Et plus fondamental que la violence est le péché double qui la permet : le refus d'exister soi-même sur le mode de la disponibilité et le désir de tirer avantage de la disponibilité d'autrui pour lui causer tort. Ce n'est donc pas la colère en tant qu'elle n'est qu'une émotion que condamne la tradition morale chrétienne, mais la disposition à la colère : parce qu'elle lèse la communauté humaine, celle-ci compte parmi les sept péchés capitaux dont je rappelle qu'ils sont l'avarice, la paresse, la gourmandise, la colère, la luxure, l'envie et l'orgueil..

La réflexion théologique contemporaine sur la violence s'est concentrée sur plusieurs domaines. 1 / Prendre conscience que les crimes sexuels ont plus à voir avec- la colère qu'avec le désir a permis de s'intéresser aux rapports qu'entretiennent la « violence sexualisée» et la violence. systémique exercée à l'encontre des femmes et

des groupes. 2 / Le fait de l'Holocauste, advenu dans une culture nominalement chrétienne, a renforcé les défis déjà portés à l'encontre d'un christianisme officiellement non violent - et a forcé à s'interroger sur le statut essentiel ou inessentiel de la violence dans le christianisme, ces défis ont fait naître des analyses renouvelées de la théorie de la rédemption (Le bouc émissaire de René Girard), aussi bien que de nombreuses reconstructions des rapports au politique de Jésus et de son « mouvement » 3 / Le travail théologique ne peut aussi manquer de subir l'influence de la thèse de plus en plus commune selon laquelle, comme le rappelle le philosophe Derrida, tout ordre est équivalentement violent, ou inextricablement lié à la violence. Ainsi, la philosophe et politologue Hannah Arendt observe que la liberté politique requiert la violence. pour s'établir tandis que chez Levinas l'éthique émerge lorsque je m'avise que l'excès de mon ego ne fait qu'usurper violemment la place de mon prochain. Même si ces vues font écho à des thèmes chrétiens, ils laissent toutefois sans réponse une question théologique cruciale : peut-on penser la restauration d'un ordre vrai (non violent, donc) qui sauve l'homme de la violence ou le salut n'est-il pensable que comme fuite hors des filets d'un ordre qui ne peut que demeurer intrinsèquement violent ?

Eric Weil disait que le choix fondamental de l'homme est entre la violence et le dialogue de ceux qui vivent en communauté (*Logique de la philosophie*, Paris, 1974, 24-25). La contribution du christianisme dans ce débat réside peut-être dans la redécouverte et l'articulation d'un concept de pouvoir qui fasse jouer ordre et charité en toute compatibilité. Et comme les Églises ne possèdent plus d'ordre sans devoir posséder un droit même s'il s'agit d'un droit de la grâce, la question d'une stricte évacuation de toute violence dans l'usage ecclésial du pouvoir et de la force ne peut manquer de figurer parmi les urgences quotidiennes de la vie chrétienne.

4. Quand le sacré déstructure la violence

En formulant ainsi le titre de ce dernier point j'en mesurai à la fois la singularité, la nécessité et la difficulté. Car je m'appuie sur l'ensemble de ce que je viens de dire, en particulier sur le rapport inévitable entre le sacré et la sainteté et le constat lucide de la permanence de la violence dans un monde dont la question du sacré et l'expérience de la sainteté non seulement sont loin d'avoir disparues mais bien au contraire semblent marquer à nouveau et progressivement, à différents niveaux complémentaires, la vie et l'existence de nos contemporains.

Dans mon travail théologique, je ne puis plus désormais dissocier le sacré de la sainteté. Aussi bien pourrai-je dire comme titre que « la sainteté déstructure la violence ». Or celui qui s'affronte à la violence jusqu'en sa conséquence ultime qui est la mort, c'est bien le Christ et le Christ ressuscité. Déstructurer la violence, c'est déconstruire toutes les forces de mort qui menacent en permanence notre existence qui est désarticulée, personnellement et socialement au point de ne plus exister comme corps. Or, selon saint Paul

Vous avez été intégrés dans la construction qui a pour fondations les Apôtres et les prophètes ; et la pierre angulaire, c'est le Christ Jésus lui-même. En lui, toute la construction s'élève harmonieusement pour devenir un temple saint dans le

Seigneur. En lui, vous êtes, vous aussi, les éléments d'une même construction pour devenir une demeure de Dieu par l'Esprit Saint. (Ep 2,20s).

Or la déconstruction nous menace en permanence et seul le Christ ressuscité peut l'empêcher et c'est lui qui, au terme, sera victorieux, comme le dit encore saint Paul

Alors, tout sera achevé, quand le Christ remettra le pouvoir royal à Dieu son Père, après avoir anéanti, parmi les êtres célestes, toute Principauté, toute Souveraineté et Puissance. Car c'est lui qui doit régner jusqu'au jour où Dieu aura mis sous ses pieds tous ses ennemis. Et le dernier ennemi qui sera anéanti, c'est la mort,

Si nous disons que la sainteté déstructure la violence, c'est bien là que nous retrouvons l'image encore paulinienne des deux Adams... *L'Écriture dit : Le premier homme, Adam, devint un être vivant ; le dernier Adam – le Christ – est devenu l'être spirituel qui donne la vie. Ce qui vient d'abord, ce n'est pas le spirituel, mais le physique ; ensuite seulement vient le spirituel. Pétri d'argile, le premier homme vient de la terre ; le deuxième homme, lui, vient du ciel.*

Or nous savons que le premier Adam dans sa descendance immédiate, c'est-à-dire ses fils, a connu la violence. En effet, Caïn, fils aîné d'Adam et Ève, a tué son frère cadet Abel. Caïn est ainsi, pour le livre de la Genèse, le premier meurtrier de l'humanité et la violence s'est démultipliée de Caïn vengé sept fois (Gn 4, 15) à Lamek son descendant, vengé soixante-dix-sept fois.

Mais que s'est-il passé pour le nouvel Adam que Paul appelle le dernier Adam, non pas en donnant à ce terme un sens péjoratif par rapport au premier Adam mais en signifiant déjà qu'avec Jésus, il y a un terme et un accomplissement de l'humanité en même temps qu'un renouvellement. Le livre de l'Apocalypse fait dire à Jésus : *Je suis l'Alpha et l'Omega, le commencement et la fin.*

Le 3 décembre 2008 lors de la première audience générale du temps de l'Avent, le pape Benoît XVI a demandé à Jésus de «venir là où dominant le mensonge, l'ignorance de Dieu, la violence et l'injustice». Il développe sa catéchèse sur le lien établi par saint Paul entre Adam et le Christ, présenté comme le « nouvel Adam ». Alors que tout le monde parle de la nécessité de changer le monde, de créer un monde juste. Benoît XVI s'est dit en outre convaincu que malgré la violence et la mort « l'homme est curable » car « Dieu a introduit la guérison » avec le Christ, « le nouvel Adam ».

Le Christ, nouvel Adam, par sa résurrection vient guérir l'humanité en faisant triompher la vie, même en plein cœur de la violence. Car les deux ont été présents au moment précis où Jésus est mort sur la croix, victime de la violence. Je pense à ce moment où, juste après la mort de Jésus l'évangile nous dit que les Juifs demandèrent à Pilate d'enlever les corps des crucifiés après leur avoir brisé les jambes. Les soldats vinrent donc et ils brisèrent les jambes du premier puis de l'autre qui avait été crucifié avec lui. Mais, arrivés à Jésus et voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui brisèrent pas les

jambes ; mais un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau. »

Pourquoi ces détails concernant le côté percé de Jésus sont-ils rapportés seulement dans l'Évangile selon Jean ? Ont-ils un sens spécial ? Les quatre évangiles ont des accents spécifiques pour parler du Christ.

Pour Matthieu Jésus-Christ est le Sauveur-Roi. Pour Marc Jésus-Christ est le Sauveur-Esclave. Pour Luc Jésus-Christ est le Sauveur-Homme. Pour Jean, l'évangile de la vie, Jésus-Christ est Dieu le Sauveur qui vient pour donner la vie. L'Évangile selon Jean met donc l'accent sur la vie.

Alors, quelle réalité spirituelle le sang et l'eau qui coulèrent du côté percé du Seigneur révèlent-ils ?

« Deux substances sortirent du côté percé du Seigneur : le sang et l'eau. Le sang, tout en étant signe de mort violente accomplit la rédemption, en retirant les péchés (1.29 ; He 9.22). L'eau transmet la vie, mettant ainsi fin à la mort et noyant les forces violentes (Jn 12.24 ; 3.14-15) Du côté négatif, la mort du Seigneur assume la violence et déstructure le péché, et du côté positif, elle nous transmet la vie. Ainsi, elle revêt deux aspects : l'aspect rédempteur et l'aspect de la transmission de la vie. L'aspect rédempteur sert à la transmission de la vie.

Le sang et l'eau nous montrent donc deux facettes importantes de la mort du Seigneur : l'aspect rédempteur (le sang) et l'aspect de la transmission de la vie (l'eau). A travers l'acte rédempteur on peut dire que la mort de Jésus a libéré la vie divine. L'eau qui jaillit et les os qui ne furent pas brisés, sont des signes relatifs à l'aspect transmetteur de vie de la mort du Seigneur et tout cela au nom de son rapport au Père, source absolue de la vie. Cette mort qui transmet la vie a libéré la vie divine du Seigneur qui était au-dedans de Lui, afin de produire l'Église, qui est composée de tous Ses croyants dans lesquels Sa vie divine a été transmise. »

Il y a la réalité du rapport constant mort et vie dans l'existence de Jésus. Pour comprendre mieux comment la mort du Seigneur libéra la vie divine qui était au-dedans de Lui, relisons ces paroles importantes de Jésus peu de temps avant sa passion en saint Jean 12,24 : « *En vérité, en vérité je vous le dis, si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits.* »

Un grain de blé est une semence à l'intérieur de laquelle se trouve une force vitale, un élément vital. Cependant, tant que la graine reste entière, la vie qui est en elle y reste confinée. Elle doit tomber au sol et « mourir » pour que son enveloppe extérieure soit brisée et s'ouvre. Ce n'est que de cette façon que la vie contenue dans la semence peut être libérée pour porter du fruit. C'est aussi ainsi que cette vie se propage, s'accroît.

De la même manière, le Fils de Dieu divin devint un homme de chair et de sang nommé Jésus. Il était à la fois divin et humain. Toutefois, Sa vie divine était confinée à l'intérieur de « l'enveloppe » de Son humanité.

Or, Dieu voulait que nous recevions sa vie divine. Pour que cela arrive, il

fallait que la vie divine à l'intérieur de Jésus soit dégagée de l'enveloppe de Son humanité. Cela se passa lorsque Jésus mourut sur la croix. Par Sa mort, la vie divine fut libérée. Et nous retrouvons ici les deux Adams.

« Le côté ouvert d'Adam, duquel Ève fut produite (Gn 2.21-23), était une figure du côté percé du Seigneur. Le sang fut associé au sang de l'agneau pascal (Ex 12.7, 22 ; Ap 12.11) et l'eau fut associée à l'eau qui sortit du rocher frappé (Ex 17.6 ; 1 Co 10.4). Paul écrira que *tous, ils ont bu la même boisson spirituelle ; car ils buvaient à un rocher spirituel qui les suivait, et ce rocher, c'était le Christ*. Le sang devint une source pour la purification des péchés (Za 13.1) et l'eau devint la source de vie (Ps 36.10 ; Ap 21.6). **7**

Saint Jean écrira qu'au jour solennel où se terminait la fête du temple, Jésus, debout, s'écria : « *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive, celui qui croit en moi ! Comme dit l'Écriture : De son cœur couleront des fleuves d'eau vive.* » (Jn 7,37)

C'est d'abord du cœur de Jésus que coulent des fleuves d'eau vive. Mais alors que penser de ce cœur, ce cœur d'amour de Jésus, cœur humain et cœur divin, cœur transpercé mais d'où a continué de couler l'eau vive. Dans notre thème ce soir comment ne pas évoquer ici le Sacré Cœur de Jésus que nous pourrions aussi appeler bien sûr le Saint cœur de Jésus mais qui le signe et la source du plus grand amour et donc de la plus forte opposition à la violence. Ici c'est bien le sacré qui déstructure la violence parce qu'il s'agit de la force de l'amour, et même pourrait-on dire de la violence de l'amour. Mon titre devient alors la violence et l'amour.

Selon la définition officielle de l'Église « L'expression "Cœur de Jésus", entendue dans le sens contenu dans la divine Écriture, désigne le mystère même du Christ, c'est-à-dire la totalité de son être, ou le centre intime et essentiel de sa personne : Fils de Dieu, sagesse incréée ; Amour infini, principe du salut et de sanctification pour toute l'humanité. Le "Cœur du Christ" s'identifie au Christ lui-même, Verbe incarné et rédempteur. »

C'est à Marguerite Marie Alacoque, rentrée au couvent en 1971 et qui eut une série d'apparitions privées du Christ que l'on doit la dévotion au Sacré Cœur. La plus célèbre de ces apparitions est celle de juin 1675 : Jésus lui montre son cœur en disant « *Voici ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour. Et pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitude, par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi, dans ce Sacrement d'amour*². » Déjà opposition entre un cœur qui aime et ingratitude, irrévérence, sacrilège, froideur et mépris...

Une autre fois, Jésus dira « *Mon divin Cœur est passionné d'amour pour les hommes, et pour toi en particulier* ».

Le 29 janvier 1929, le pape Pie XI officialisa une dévotion particulière envers le Sacré-Cœur, avec une nouvelle messe et d'un nouvel office liturgique du Sacré-Cœur¹⁵. La Fête du Sacré-Cœur est établie comme Solennité et dès lors célébrée le troisième dimanche après la Pentecôte¹⁶ afin de « compenser à l'égard de l'amour incréé, l'indifférence, l'oubli, les offenses, les outrages qu'il subit »¹⁷

Où en sommes nous donc de notre thème sinon qu'il y a balancement constant entre la violence et le sacré, entre la violence et la sainteté, et – je vais ajouter un nouveau terme que je viens de faire entrer dans notre débat : entre la violence et l'amour, entre les forces violentes et l'amour créateur et recréateur de Dieu. D'un côté ce qui déconstruit et déstructure, et de l'autre ce qui reconstruit, restructure et renouvelle. Plusieurs épisodes de guérison par Jésus laissent clairement entendre ces rencontres souvent tendues

Or, il y avait dans la synagogue un homme possédé par l'esprit d'un démon impur, qui se mit à crier d'une voix forte :

« Ah ! que nous veux-tu, Jésus de Nazareth ? Es-tu venu pour nous perdre ? Je sais qui tu es : tu es le Saint de Dieu. » Notons que le possédé utilise pour nommer Jésus le terme qui convient le mieux dans ce contexte violent : Saint. Jésus n'est plus seulement l'homme de Nazareth mais le Saint et, de plus le Saint de Dieu. Nous sommes au plus haut niveau d'opposition et d'affrontement entre deux adversaires qui se connaissent bien par provocations et conflits interposés. Et la victoire sera assurée par le rassembleur face au diviseur, le sunbolos (ce qui rassemble) face au diabolos, ce qui divise. Jésus le menaça : *« Silence ! Sors de cet homme. »* Alors le démon projeta l'homme en plein milieu et sortit de lui sans lui faire aucun mal.

Dans ce récit c'est le face à face entre le Saint de Dieu et la rage violente du démon impur. Mais c'est le Saint qui triomphe. C'est l'amour de Jésus qui libère l'homme possédé de l'emprise du mal. On peut dire que la sainteté et l'amour de Jésus déstructurent les multiples machinations du Malin et du mal...

Mais qu'en est-il dans notre existence concrète de croyants et de disciples du Christ ? Ne vivons-nous pas presque en permanence cette tension aux multiples formes entre l'épreuve ou la violence des tentations et notre lien au ressuscité ? C'est ce que j'appellerai volontiers *Déchirure et Transfiguration..*

La résurrection, tout en donnant à la vie des hommes une fulgurante perspective d'espérance, n'éloigne dans l'immédiat de l'existence ni les seuils douloureux que sont la maladie, l'échec, la souffrance morale ou la mort, ni l'inquiétude de l'avenir qui nous tient jusque dans les circonstances apparemment les plus paisibles. La vie de Dieu continue d'être donnée en abondance au plus profond de la souffrance et de l'épreuve. Déchirure et transfiguration.

C'est à travers et par la mort du Fils qu'a été dévoilée la gloire du Père. Jésus a hésité face à l'épreuve, vivant, lui le premier, la difficulté d'accéder à l'Amour sans accepter la traversée du renoncement et de la dépossession. *« Maintenant mon âme est troublée et que dirai-je? Père sauve-moi de cette heure? Mais non, c'est précisément pour cette heure que je suis venu. Père, glorifie ton nom »* (Jn 12,27).

Paul reconnaîtra qu'en lui la puissance de Dieu *« donne toute sa mesure dans la faiblesse »* (2 Co 12,9). Il y a là tout le paradoxe chrétien qui vient de la Révélation même de ce Dieu qui a risqué la ténèbre pour faire resplendir son visage de gloire.

Péguy regrette que les dieux « manquent de ce couronnement qu'est enfin la mort, de cette consécration qu'est la misère. Car ils ne risquent même rien de tout cela. Ils sont assurés de ne pas risquer la mort, de ne pas risquer la misère, de ne pas risquer le risque même... Ils sont assurés de ne jamais pouvoir prétendre à cette terrible grandeur ».

Déchirure et transfiguration. Nous sommes à l'image du Fils. Nous sommes, dans l'histoire, souffle et tombeau. Peut-il y avoir expérience de l'Amour sans avoir risqué ou parcouru les sentiers périlleux du doute et même de l'effondrement? Qui connaît la transfiguration sans savoir la déchirure? La fidélité sans savoir le pardon? On peut redouter ceux qui traquent la faiblesse au péril de leur propre vérité. Dieu ne craint pas la nuit mais écarte les feux d'artifice de l'hypocrisie ou les voies tracées dans un unique souci d'alignement.

Jean Sullivan écrit : « Celui qui n'a pas vu que la mort est au cœur de la vie et son moteur essentiel n'a rien compris à la condition des hommes et à ses paradoxes, celui qui se voile ce paradoxe à lui-même n'a pas encore quitté la futilité et commencé d'être un homme, de même celui qui n'a pas réalisé que tous les paradoxes de l'Évangile conduisent le disciple à sa perte et débouchent sur la croix, n'a pas encore commencé d'être chrétien. »

Dieu, dans la souffrance, guide vers la lumière.

En conclusion et en revenant à notre titre La violence et le sacré, j'affirme que, si nous voulons permettre une réflexion théologique et spirituelle plus juste, à partir du Christianisme, il nous faut définitivement substituer au terme sacré celui de saint. Et donc en écho direct avec la sainteté parler de l'amour. Il s'agit alors de voir les rapports qu'il peut y avoir entre la sainteté ou l'amour et la violence et, même si nous conservons le terme de sacré, et en faisant une inversion des termes, les rapports qu'il peut y avoir entre le sacré et la violence.

Il s'agit ici, à partir de notre titre, d'une question philosophique que relance à sa façon René Girard en indiquant soit que la violence peut conduire au sacré, soit que le sacré peut prévenir de toute violence. En considérant le sacré comme l'amour et en perspective théologique comme l'amour du Dieu créateur, cet amour – et le récit du péché originel dans la Genèse le confirmera – n'évitera pas la violence mais aura tous les moyens pour la dominer sinon de la démolir ou de la déstructurer. Je préfère dire alors que c'est l'amour qui déstructure la violence. Il y a de l'amour entre Adam et Eve mais la désobéissance leur ferme le jardin d'Eden où tout était sous le signe de la perfection pour vivre dans un monde où la mort et la violence seront des composantes de l'existence, le meurtre d'Abel par Caïn en étant le premier signe

La foi chrétienne et le développement progressif de la doctrine et de la théologie chrétienne ne vont pas méconnaître ce qui sera considéré comme le mal absolu, la mort de l'autre ou la destruction individuelle ou sociale, c'est-à-dire une forme grave de péché, mais opposera à cela les paroles et l'attitude du Christ, faisant à tout moment et jusqu'au geste ultime de la mort violente sur la croix, triompher l'amour.

Je pense à ce grand passage de saint Paul dans sa lettre aux Corinthiens

L'amour est patient, il est plein de bonté; l'amour n'est pas envieux; l'amour ne se vante pas, il ne s'enfle pas d'orgueil, il ne fait rien de malhonnête, il ne cherche pas son intérêt, il ne s'irrite pas, il ne soupçonne pas le mal, il ne se réjouit pas de l'injustice, mais il se réjouit de la vérité; il pardonne tout, il croit tout, il espère tout, il supporte tout. L'amour ne meurt jamais (I Co 13,4)

La violence non plus n'est pas morte mais nous savons, nous chrétiens – et bien des événements passés ou présents le confirment – que les forces de l'amour déployées par la résurrection du Christ sont à la mesure des défis lancés par la violence. Oui, nous pouvons dire que L'AMOUR EST PLUS FORT QUE LA VIOLENCE ET C'EST CELA QUI EST SACRÉ...